



Bourdieu, Schneidermann et le journalisme : Analyse d'une contre-critique

résumé

sommaire

bio

par [Pascal Fortin](#)

Doctorant en sciences de l'information - Institut Français de Presse
© Pascal Fortin - 2000 - Tous droits réservés.

Cet article est aussi disponible en [format PDF](#).
Adressez vos questions et commentaires à [l'auteur](#).

▲ Résumé

Dans un petit livre rouge publié en 1996, *Sur la télévision*, le sociologue français Pierre Bourdieu présente une analyse au vitriol du journalisme et de la télévision. Un peu plus de deux ans plus tard, Daniel Schneidermann, chroniqueur au *Monde* - le quotidien français de « référence » - et présentateur d'une émission de télévision consacrée au décryptage de la « petite fabrique des images », propose la première tentative de réfutation des thèses bourdieusiennes dans un ouvrage intitulé : *Du journalisme après Bourdieu*.

En quoi cette analyse nous déçoit-elle ? Et surtout, pourquoi est-elle si peu convaincante ? Cet article apporte quelques éléments de réponse à ces questions à partir, non seulement d'une analyse interne de ce dernier ouvrage, mais aussi de la prise en compte de certains aspects du contexte dans lequel il a été publié.

Soucieux de réhabiliter une corporation à ses yeux victime d'un « véritable lynchage médiatique », Daniel Schneiderman nous offre à son corps défendant un excellent témoignage d'une part, de la pertinence de la critique bourdieusienne qu'il prétend pourtant dénoncer et d'autre part, de son absence de distanciation face à une mythologie professionnelle en dehors de laquelle il semble incapable de trouver un « sens » à son activité de journaliste.

([Abstract](#) | [Resumen](#) | [Resümee](#))

Descripteurs: Bourdieu, Schneidermann, télévision, journalisme, sociologie, connivence, censure, déontologie.



▲ Sommaire

[Introduction](#)

[1. Le savant et le journaliste](#)

[1.1 Bourdieu sur le plateau d'Arrêt sur images](#)

[1.2 Les suites du passage de Bourdieu dans l'émission](#)

[2. Le savant jugé par le journaliste](#)

[2.1 « Contre-enquête » sur un « lynchage médiatique »](#)

[2.2 Un journalisme sans contraintes ?](#)

[2.3 Le « simplisme » de Bourdieu et son « refus de la contradiction »](#)

[Conclusion](#)

[Chronologie des principaux épisodes mentionnés](#)

[Notes](#)

[Références](#)

[Bibliographie des ouvrages et articles cités](#)

[Bibliographie sommaire de l'analyse bourdieusienne des médias](#)

[Pour en savoir plus](#)



▲ Introduction

Journaliste au *Monde* où il rédige une chronique hebdomadaire sur la télévision, producteur et présentateur de l'émission *Arrêt sur images* diffusée sur La Cinquième, Daniel Schneidermann vient de publier chez Fayard un ouvrage intitulé : *Du journalisme après Bourdieu*. Présenté par son auteur comme une réponse aux différentes critiques formulées par le sociologue français sur le journalisme et la télévision, cet essai a pour principal intérêt de proposer la première tentative de réfutation des idées exprimées par Pierre Bourdieu dans un petit opuscule, *Sur la télévision*, dont le grand succès en librairie a été accompagné d'un large écho dans les médias aussi bien que dans la sphère académique.

Avant de procéder à l'analyse interne de l'ouvrage de Schneidermann, il convient de décrire le contexte dans lequel il est publié. Ce livre a en effet pour caractéristique principale d'opposer deux acteurs dont les relations personnelles et surtout la différence de statut ne sont pas sans conséquence sur leurs prises de position. Ne s'agit-il pas en effet, à travers l'opposition entre ces deux hommes, d'un nouvel épisode d'une confrontation récurrente entre le savant et le médiatique ?

La prise en compte de cet axe de questionnement constitue un préalable nécessaire à l'analyse du livre de Schneidermann, à commencer par les termes que ce dernier emploie lorsqu'il présente son ouvrage comme une « contre-enquête » et surtout lorsqu'il évoque l'existence d'un véritable « lynchage médiatique » dont les médias seraient eux-mêmes

victimes. Mais au-delà d'une discussion d'ordre sémantique, il s'agit avant tout d'éprouver la pertinence de l'argumentation du journaliste dans un livre qui répond à un double objectif. Après avoir relevé ce qui constitue à ses yeux les principaux éléments de la critique de Bourdieu à l'encontre du champ médiatique, Schneidermann entreprend de les commenter au regard de sa propre expérience de journaliste. Parallèlement à cette discussion systématique autour de son analyse des médias, il propose en filigrane une critique plus générale de la démarche du sociologue qui lui paraît doublement contestable en raison de son simplisme d'une part et de son refus de la contradiction d'autre part.

▲ Le savant et le journaliste

L'histoire des relations entre Daniel Schneidermann et Pierre Bourdieu s'articule autour de leur rencontre sur le plateau de l'émission télévisée du premier, le 20 janvier 1996. Celle-ci a débouché sur une véritable polémique entre les deux hommes que le journaliste cherche à prolonger à travers la publication de son nouveau livre.

▲ 1.1 Bourdieu sur le plateau d'Arrêt sur images

La participation de Pierre Bourdieu à l'émission de Daniel Schneidermann ne peut se comprendre que dans la mesure où on la situe dans le prolongement du parcours du sociologue. Rien ne prédisposait en effet Bourdieu à participer à cette émission de « décryptage » du petit écran [1] pour deux raisons principales.

La première tient au fait que le sociologue n'a jamais vraiment abordé de front l'analyse des médias même si ces derniers n'ont jamais été totalement absents de ses recherches dans le domaine de la sociologie de la culture [2].

La seconde raison repose sur le fait que Bourdieu a toujours manifesté une forte réticence à se rendre sur les plateaux de télévision, sans doute parce qu'il devait penser qu'il disposait de moyens suffisants pour exprimer ses idées sans se soumettre aux fourches caudines de cette dernière, mais aussi parce qu'il a toujours lutté pour préserver l'autonomie des sciences sociales par rapport aux médias et plus particulièrement la télévision qui, pense-t-il, tend de plus en plus à imposer sa règle du jeu, c'est-à-dire en premier lieu celle de l'« audimat » [3], à l'ensemble des autres univers sociaux.

Paradoxalement, c'est sans doute en raison de ce dernier constat que Bourdieu paraît s'être résolu à investir, sur le double plan théorique et pratique, le champ médiatique à partir du début des années 90. Depuis la publication de *La misère du monde* en 1993, le sociologue semble accorder un intérêt central à l'accès aux médias probablement en raison de l'importance croissante qu'il leur attribue dans la structuration du débat public. D'un point de vue analytique, cette prise de conscience s'est « matérialisée » en 1994 par la publication d'un numéro double des *Actes de la recherche en sciences sociales* sur « l'emprise du journalisme » dont Bourdieu a écrit l'article introductif.

Si le professeur au Collège de France [4] se situe au sommet de la hiérarchie intellectuelle française, Schneidermann occupe également le pôle le plus intellectuel de l'activité journalistique. Chroniqueur au sein du quotidien français de « référence », *Le Monde*, Schneidermann n'est pas seulement journaliste et producteur d'une émission télévisée, il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages vendus en librairie, dont plusieurs essais sur les médias et un roman, *La disparue de Sisterane*. Issu de l'École Normale Supérieure [5] -- qui continue d'être l'un des principaux viviers de l'élite intellectuelle et

politique de la France, même si elle a un peu perdu de son lustre d'antan --, il possède une solide formation littéraire. Tous ces attributs font bien sûr de Schneidermann, non seulement l'un des principaux représentants du pôle le plus intellectuel de la sphère journalistique mais aussi un interlocuteur privilégié de nombreux chercheurs et universitaires qui participent plus ou moins régulièrement à son émission de télévision pour décrypter avec lui les images de notre « étrange lucarne ».

Toutefois, d'une manière générale, la défiance réciproque entre les journalistes et les universitaires en sciences de l'homme et de la société est une caractéristique dominante du rapport entre ces deux univers qui entretiennent une relation ambivalente, entre attirance et répulsion. Quant à Bourdieu, il a toujours revendiqué l'autonomie de la sphère académique, notamment par rapport aux médias, au sujet desquels il cultive une méfiance proportionnelle à la virulence des critiques qu'il leur adresse. Toutefois, une analyse même sommaire du statut et de la trajectoire des deux hommes, caractérisée par la propension de l'un à nouer des liens les plus étroits possibles avec la sphère académique en vue d'en retirer un profit symbolique bien compris et la volonté de l'autre d'investir plus fortement le champ médiatique à la fois sur un plan théorique et pratique, permet de comprendre aisément les raisons pour lesquelles Bourdieu et Schneidermann ont fini par se rencontrer sur le plateau de l'émission télévisée de ce dernier.

Bien que n'allant pas de soi étant donné les origines et les situations différentes des protagonistes, cette rencontre s'explique donc fort bien. Or, celle-ci a débouché, dans une certaine mesure, sur un « fiasco ».

L'émission *Arrêt sur images* du 20 janvier 1996 fut pourtant loin d'être inintéressante. Consacrée à la façon dont la télévision a rendu compte du conflit social survenu en France décembre 1995 et des grèves qui l'ont accompagné, elle a notamment permis au sociologue de mettre en évidence deux choses. Tout d'abord, Pierre Bourdieu a montré un certain nombre de procédés utilisés lors des débats télévisés, et qui ont pour effet de rendre caduque l'idée même d'une discussion « rationnelle ». Par exemple, l'obligation de « faire court » qui empêche de développer un raisonnement, ou encore le recours systématique à la forme du duel comme métaphore de la démocratie. Par ailleurs, Bourdieu a souligné la nécessité de négocier avec les invités les modalités de leur participation à ce genre d'émission. Réagissant à ces propos, Jean-Marie Cavada, journaliste de renom [6] qui participait également au débat, lui a répondu par la suggestion suivante : « Pourquoi n'adapterait-on pas à votre demande une forme [correspondant au] cadre de ce que vous avez à dire ? » [7]. Et il a ajouté plus tard : « quand vous acceptez de faire un livre, vous négociez la forme du livre adaptée au fond de votre pensée. Pourquoi donc ne ferait-on pas la même démarche [avec] la télévision ? ». Étonné d'entendre de tels propos, Bourdieu ne put s'empêcher de manifester son contentement en s'exclamant : « alors là, je suis ravi... », avant d'être interrompu au milieu de sa phrase par Jean-Marie Cavada.

Hypocrite ou non, cette proposition exprimée par Cavada à plusieurs reprises au cours de l'émission ne pouvait en effet que combler Bourdieu qui a clairement revendiqué en d'autres occasions son exigence de disposer de la maîtrise des instruments de production des émissions de télévision auxquelles il accepte de participer. Naturellement, l'émission fut loin d'être « facile » pour un Bourdieu qui a indiqué d'emblée : « les conditions dans lesquelles je vais parler à la télévision sont telles que je ne pourrai pas dire grand chose ». Outre le fait d'être régulièrement interrompu par Cavada, il a surtout dû subir une attaque d'un autre journaliste vedette, Guillaume Durand [8], également présent sur le

plateau et l'accusant, sur la base du soutien public exprimé par le sociologue aux acteurs du mouvement social de décembre 1995, de faire passer ses convictions politiques au premier plan au détriment d'une analyse scientifique de la manière dont la télévision a rendu compte de ce mouvement.

▲ 1.2 Les suites du passage de Bourdieu dans l'émission

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que ce soient ces différentes péripéties d'une émission très dense qui soient à l'origine du courroux ressenti par Bourdieu à l'égard de Schneidermann. Celui-ci trouve plus sûrement son origine dans la diffusion, le 9 mars 1996 -- c'est-à-dire quelques semaines plus tard --, d'une émission spéciale consacrée à un « arrêt » sur *Arrêt sur images* durant laquelle Schneidermann et ses invités, dont le professeur de sciences de l'information et de la communication Daniel Bougnoux, ont évoqué à quatre reprises la prestation télévisée de Bourdieu du 20 janvier en s'appuyant sur la diffusion d'extraits de cette dernière.

Parmi les sujets évoqués, un silence de cinq secondes de Bourdieu en début d'émission fut interprété par Philippe Vandel, animateur sur la chaîne française Canal+, comme une marque de condescendance, ce qui suscita chez Bougnoux un « ah oui ! » approbateur.

Par ailleurs, le refus du sociologue de réagir aux propos de Guillaume Durand au moment où celui-ci lui rappelait son engagement au côté des grévistes, justifié par Bourdieu par le manque de temps pour y répondre correctement, fut interprété par Bougnoux comme une preuve supplémentaire de la résistance du sociologue à se laisser happer par le flot télévisuel alors que ses interlocuteurs cherchaient par tous les moyens, et à juste titre selon le médiologue, à lui signifier qu'il en faisait de toute manière lui aussi partie. À une question de Schneidermann lui demandant alors si les journalistes avaient eu raison de le ramener sans cesse dans le flot, « lui qui prétendait se tenir à l'écart », Bougnoux répondit de la manière suivante :

À mon avis, je pense que ce sont les journalistes qui ont eu raison là, contre Bourdieu. Au fond, Bourdieu, à mon avis dans cette émission, montre qu'il a une autorité des années 50-60. C'est-à-dire [qu']il regarde pêle-mêle la télévision comme une espèce d'outil de non-culture. Et les autres lui rappellent au contraire qu'on peut faire des choses à la télévision. Et ils l'appellent à faire des choses avec eux.

Dernier sujet évoqué, le moment où Daniel Schneidermann demande à Pierre Bourdieu quel titre il faut mettre lorsqu'il apparaît sur l'écran, après que Bourdieu ait dénoncé l'approximation avec laquelle les titres sont accolés aux personnes invitées sur les plateaux de télévision. Pierre Bourdieu répond dans un premier temps « rien », avant de laisser entendre finalement que « sociologue » lui convient. Commentaire de Bougnoux :

C'est à la fois le comble de l'humilité et le comble de l'autorité. Tout à l'heure on parlait de régner par le silence. Là, c'est régner par l'absence d'étiquette. Très gentiment, Bourdieu vous rappelle que dans Bourdieu il y a Dieu en disant cela.

Maladroite ou pas, toujours est-il que cette deuxième émission a eu pour effet de susciter la colère du sociologue qui publia le mois suivant un article dans le mensuel *Le Monde diplomatique*, dans lequel celui-ci règle ces comptes avec le journaliste accusé d'avoir

rompu le « contrat de confiance » qui les unissait. « Ceux qui auraient encore pu douter, après avoir vu la première, que la télévision est un formidable instrument de domination devraient, cette fois, être convaincus : Daniel Schneidermann, producteur de l'émission, en a fait la preuve, malgré lui, en donnant à voir que deux présentateurs peuvent triompher sans peine de tous les critiques de l'ordre télévisuel » (Bourdieu, 1996a, p. 25). Après une description détaillée des coulisses de la négociation qui a précédé l'enregistrement de l'émission du 20 janvier, Bourdieu (*ibid.*, p. 25) conclut ainsi :

on ne peut pas critiquer la télévision à la télévision parce que les dispositifs de la télévision s'imposent même aux émissions de critique du petit écran. L'émission sur le traitement des grèves à la télévision a reproduit la structure même des émissions à propos des grèves...

La réponse de Schneidermann ne se fit pas attendre [9]. Elle fut publiée le mois suivant dans les colonnes du même journal et fut précédée du commentaire suivant d'Ignacio Ramonet, directeur du *Monde diplomatique* (1996, p. 21) :

Daniel Schneidermann, producteur de l'émission en question -- l'une des rares en France à faire un travail courageux et sérieux d'éducation à l'analyse de l'image -- a tenu à répondre à Pierre Bourdieu. Il le fait sur un ton polémique. Et c'est dommage. Car la question en débat est grave; elle reste en définitive posée : la télévision peut-elle critiquer la télévision ?

Voici pêle-mêle quelques « morceaux choisis » de cet article vengeur (*ibid.*, p. 21) :

On ne débat pas avec Pierre Bourdieu, on ne contredit pas Pierre Bourdieu, on n'interfère pas avec le discours de Pierre Bourdieu. C'était si simple, vous veniez seul, avec vos images, délivrer votre message. La télévision s'abdiquait elle-même. [...]

« Pierre Bourdieu vous parle » : était-ce là votre émission rêvée ? Que souhaitiez-vous en prime ? Des roulements de tambour ? Un présentateur en uniforme [...] qui eût regardé cette parodie sans éclater de rire ? [...]

Oui, la télévision est une moulinette. [...] Passer à la télévision pour tenter d'y délivrer une pensée, c'est obligatoirement passer un compromis avec la moulinette...

le pouvoir est votre élément, votre objet d'analyse et de conquête, votre plus cher souci. [...] Mais le vôtre ? Ne vous aveugle-t-il pas ?

À notre connaissance, Bourdieu n'a jamais réagi aux attaques du journaliste. C'est pourquoi on peut dire que la polémique entre les deux hommes se résumait, jusqu'à la publication par Schneidermann de son dernier livre, à ces deux articles publiés dans *Le Monde diplomatique*.

Une raison simple permet de comprendre le comportement ultérieur des deux hommes. Professeur au Collège de France, Bourdieu n'a ni intérêt ni envie de polémiquer avec un journaliste, même si ce dernier fait objectivement partie du pôle intellectuel de son métier. Dans le petit livre intitulé : *Sur la télévision* qu'il a publié à la fin de l'année 1996, le sociologue ne mentionne d'ailleurs à aucun moment sa participation à *Arrêt sur images*, ni même le nom de son présentateur. Cette transcription écrite de deux cours au Collège de

France diffusés sur la chaîne câblée Paris Première en mai 1996 comprend uniquement une analyse de la télévision ainsi que ses effets sur le champ journalistique en particulier et les autres univers sociaux en général, que Schneidermann ne lui a pas laissé le loisir d'exposer dans le cadre de son émission.

Quant au journaliste, il a au contraire tout intérêt à alimenter une dispute qui ne peut, au bout du compte, et quelle qu'en soit l'issue, que lui être très bénéfique, pour une raison qu'il évoque d'ailleurs dans son article du *Monde diplomatique* (*ibid.*, p. 21) :

Vous détenez dans la vie intellectuelle, une légitimité considérable, une des toutes premières, [...] tous les médias, même les plus légitimes d'entre eux, renforcent leur légitimité en vous accueillant. En termes triviaux, publier Bourdieu, inviter Bourdieu, même pour être le réceptacle ou la cible d'une de ses philippiques anti-médias, c'est s'anoblir, s'approprier un peu de votre légitimité. Pour un journal ou une émission, vous êtes aussi un élément de standing ou, pour reprendre un concept que vous avez si magnifiquement éclairé naguère, un signe de distinction.

Il n'est donc pas surprenant que, dans une émission d'*Arrêt sur images* consacrée aux journaux télévisés de 20 heures, et diffusée le 9 février 1997, Daniel Schneidermann, une nouvelle fois épaulé par le « médiologue » Daniel Bougnoux [10], profite de la présentation par Philippe Lefait, éphémère présentateur du journal télévisé de France 2, du petit livre de Bourdieu à la fin de l'un des ses journaux télévisés, pour commenter en des termes critiques le petit livre du sociologue. « Il n'y a pas de grande originalité dans la démarche de Pierre Bourdieu, déclare Bougnoux. Ce qui est beaucoup plus original, c'est la façon dont il lance son ouvrage. » Précisant sa pensée, il affirme plus tard :

Pierre Bourdieu fait une espèce de forcing médiatique ou de marketing en utilisant au fond ce que nous distinguons en gros comme logosphère, graphosphère, vidéosphère.

Manifestement informé des épisodes précédents de la polémique entre la paire Schneidermann-Bougnoux d'un côté, et Bourdieu de l'autre, Philippe Lefait, qui participait également à l'émission sur les journaux télévisés, répondit de la manière suivante :

Ce qui me semble intéressant : je crois que c'est un livre qui se lit très bien et qui est abordable... Au-delà des règlements de compte, les vôtres, ceux de Bourdieu, ceux de cette émission, etc.

▲ 2. Le savant jugé par le journaliste

La publication par Schneidermann de son livre intitulé : *Du journalisme après Bourdieu* vise probablement à maintenir la fiction d'une polémique avec le sociologue, ce que l'on peut interpréter comme une stratégie de *distinction* plus ou moins consciente de l'auteur, en vue de s'accaparer une parcelle de l'aura qui entoure Bourdieu, quelles que soient les controverses dont ses travaux sont l'objet. Elle lui permet également d'obtenir à bon compte l'approbation d'une bonne partie de sa corporation professionnelle, qui, à tort ou à raison, entrevoit à travers la publication de ce livre la possibilité d'une sorte de « réconciliation » avec un métier qui lui paraît aujourd'hui tant décrié [11]. Une analyse même sommaire du livre de Schneidermann permet pourtant de mettre au jour la faible

pertinence de sa « réponse » à la critique bourdieusienne des médias.

▲ 2.1 « Contre-enquête » sur un « lynchage médiatique »

L'expression « lynchage médiatique » est aujourd'hui à la mode. Pas un jour sans qu'il ne soit question de tel ou tel individu ou groupe social victime du « lynchage médiatique » [12]. Il n'est donc pas étonnant de retrouver cette expression sous la plume de Schneidermann. Toutefois, ce dernier en fait un usage relativement inédit. Il s'agit en effet d'évoquer le lynchage exercé par les médias sur eux-mêmes. « Les lynchages m'ont toujours répugné et aujourd'hui le journalisme lui-même me semble victime d'un lynchage médiatique » (Schneidermann, 1999, p. 10). À l'origine de cette exécution sommaire : Bourdieu, bien sûr. Mais pas seulement, puisque au-delà du cercle étroit des intellectuels bourdieusiens, Schneidermann dénonce bien un lynchage médiatique des médias. D'où la question suivante : quels sont donc ces médias qui, dans un grand élan de masochisme, auraient délibérément décidé de procéder à ce qui relèverait du suicide collectif ? Trois titres sont explicitement évoqués : *Les Inrockuptibles*, *Le Monde diplomatique* et *Charlie Hebdo*. En dehors de ces trois journaux, les deux petits livres de Pierre Bourdieu et de Serge Halimi, *Sur la télévision* et *Les nouveaux chiens de garde*, parus chez Liber-raison d'agir, ainsi que le film de Pierre Carles intitulé : *Pas vu, pas pris*, sont explicitement visés.

Un film, deux livres et trois journaux : tels sont les coupables de ce que Schneidermann n'hésite pas à qualifier de véritable « campagne anti-médias ». Faut-il en rire ou s'en offusquer ? Schneidermann a-t-il conscience du ridicule de l'usage qu'il fait de l'expression de « lynchage médiatique » ? De la part d'un journaliste issu de l'École Normale Supérieure, on est tout de même en droit d'attendre un usage un peu plus précautionneux des expressions qu'il emploie. Mais voilà, comme beaucoup de journalistes, Schneidermann accepte difficilement d'être critiqué, ou même, tout simplement, d'être pris comme « objet d'étude », par des individus extérieurs à la « profession ». La critique, oui. Mais entre soi. Et tant que cela ne remet pas en cause les fondements du métier. Est-il possible d'imaginer une situation plus paradoxale que celle d'une profession qui revendique le droit d'enquêter sur la réalité des autres, mais qui refuse en retour que les autres puissent enquêter sur ses propres réalités, et où un journaliste censé décrypter chaque semaine « la petite fabrique des images » prend la plume pour défendre une profession sur laquelle quelques individus ont eu l'outrecuidance de vouloir enquêter ?

« Le journalisme de masse est un champ de ruines », affirme Schneidermann. « Sa crédibilité est saccagée. » C'est pourquoi, conclut-il, « il [lui] paraît nécessaire de tenter de sauver du naufrage une certaine idée du journalisme » (*ibid.*, p. 13). *De facto* porte-parole d'une profession qu'il sent menacée, Schneidermann a décidé de clamer son amour du métier. Et pourquoi pas, après tout ? Cette situation a au moins le mérite de confirmer un constat évident mais trop souvent ignoré : la fait de vouloir être à la fois juge et partie, c'est-à-dire en l'occurrence journaliste et « méta-journaliste » [13], constitue un exercice périlleux. C'est pourquoi la critique des médias par les médias relève du mythe plus que de la réalité. Pour des raisons faciles à comprendre, Schneidermann semble nier cette évidence. Tout son livre témoigne implicitement du contraire.

Commençons en effet par évoquer l'objet de ce livre. D'entrée de jeu, Schneidermann affiche son ambition. Il s'agit ni plus ni moins que de faire la critique de la critique. Certes, mais avec quels moyens ? Ceux de la contre-enquête, affirme l'auteur. En réalité, ce que Schneidermann semble qualifier de travail de « contre-enquête » correspond à ce qu'on

désigne habituellement par le terme de « témoignage ». Son emploi insistant du « je » qui serait, selon lui, si peu naturel pour des journalistes, censés être en retrait par rapport à l'événement, témoigne -- justement -- du fait que son récit relève du témoignage. Schneidermann mobilise en fait sa propre expérience de journaliste pour aboutir à des réflexions plus générales sur son métier. À partir d'une démarche initiale de retour sur soi où l'auteur met en scène son propre vécu de journaliste, il en déduit un discours « méta-journalistique » destiné à mettre au jour les présupposés de sa pratique et de celle de ses confrères. Cette démarche n'est évidemment pas condamnable en soi, excepté qu'elle n'a rien à voir avec un travail de « contre-enquête ».

Face à l'analyse des mécanismes de la télévision proposée par Bourdieu, Schneidermann n'oppose donc rien d'autre que sa propre subjectivité. Contre le raisonnement argumenté du premier, ce dernier utilise l'arme du vécu. Schéma classique particulièrement fréquent dans les médias, surtout à la télévision : que vaut en effet le propos plus ou moins « froid » et « désincarné » d'un analyste -- expert, technocrate, universitaire, chercheur, etc. -- face au témoignage de la victime ?

Il est temps, justement, de s'intéresser de plus près au contenu de ce témoignage. Nous avons vu que l'auteur souhaite répondre à la critique bourdieusienne des médias qu'il résume ainsi (*ibid.*, p. 8):

Urgence, Suivisme, Présupposés non explicités, Pensée unique, Audimat et sensationnalisme, Connivence, Cynisme, Autocensure.

Reprenons les commentaires de Daniel Schneidermann sur chacun de ces reproches.

▲ 2.2 Un journalisme sans contraintes ?

Première critique bourdieusienne commentée par Schneidermann : l'urgence. Non seulement il ne nie pas le bien fondé de cette critique, mais il reconnaît essayer de s'en prémunir. Avouant lui-même avoir initialement été « esclave » de l'urgence, il affirme cependant avoir tenté de s'en affranchir. N'appréciant pas la course effrénée au « scoop », il déclare au contraire que « le journaliste doit choisir en permanence entre une information rapide et une information précise » (*ibid.*, p. 28). Comment ne pas être d'accord avec cette affirmation ? Mais laisse-t-on réellement au journaliste le luxe d'un tel choix entre vitesse et précision ou, dit autrement, entre précipitation et « vérification » ? Sur ce point, Schneidermann ne nous dit rien.

Deuxième reproche : celui de la simplification. Là encore, Schneidermann ne nie pas la pertinence de la critique. Au contraire, il l'enrichit : « Les journalistes ne se contentent pas de simplifier en focalisant sur des oppositions largement artificielles, ils braquent aussi les projecteurs sur les détails extrêmes, sur le paroxysme des crises, laissant dans l'ombre la quasi-totalité de la réalité, coupable d'être trop banale, terne, sans intérêt » (*ibid.*, p. 35). Tout au plus -- mais ce n'est pas rien et nous reviendrons plus loin sur ce point -- rétorque-t-il que Bourdieu n'est pas exempt du même reproche : « Bourdieu simplifie, comme les médias dominants. Ainsi trouve-t-il son public » (*ibid.*, p. 45).

Troisième écueil : la quête effrénée de l'audience. Si Schneidermann reconnaît lui-même sa faible inclination pour le scoop, il propose cependant une défense « héroïque » du fait divers au sujet duquel il éprouve une certaine ambivalence.

Le fait divers, qui nous offre soudain une coupe transversale inattendue dans un village, un immeuble, un milieu, est le matériau journalistique le plus éloigné de la communication, le discours le plus sincère sur l'état de la société. En cela, il est toujours étonnant. Un fait divers, c'est un atroce poème qui peut à chaque instant bifurquer vers le sordide et le sublime (*ibid.*, p. 58).

Certes, mais on ne voit rien ici qui ne vienne réellement opposer une contradiction au constat de Bourdieu selon lequel le fait divers accapare un espace que les médias pourraient utiliser à meilleur escient, pour des enquêtes par exemple. S'il est donc possible de manifester, dans certains cas, une certaine indulgence au sujet du fait divers, comment peut-on, en revanche, ne pas dénoncer son omniprésence envahissante dans les médias ?

Après avoir pris la défense du fait divers, Schneidermann déplace finalement la responsabilité de la médiocrité supposée des médias des professionnels de ce secteur à leurs publics :

Nombre de diatribes consacrées aux médias gagneraient à englober dans leur opprobre lecteurs et téléspectateurs, qui ont les médias qu'ils désirent, et méritent (*ibid.*, p. 60).

Si l'argument est fort, il faut bien admettre qu'il n'est pas très neuf. Mais est-il véritablement honnête ? Rien n'est moins sûr.

N'oublions pas, tout de même, que les médias sont produits par des professionnels, qui ne sont pas uniquement des journalistes, d'ailleurs. Rares sont les moments où le « public » intervient directement dans la production des contenus. Tout au plus prend-on soin de « mesurer » sa réaction *a posteriori*. Et encore, de façon tellement grossière qu'il est bien difficile d'en tirer des conclusions quant au fait de savoir si le « public » a aimé tel ou tel type de produit qui lui était proposé. Aussi sophistiqués soient-ils, les taux d'audience ne disent en effet rien du degré de satisfaction. Et on peut regarder un certain type de programme, non pas parce qu'on l'apprécie particulièrement, mais parce qu'il permet, par exemple, de vaquer à d'autres occupations en même temps [14].

Dans un ouvrage collectif intitulé : *Médias et Nouvelles technologies - pour une socio-politique des usages* dont il a assuré la direction éditoriale, André Vitalis rappelle en outre que « si l'individu se sert pour ses buts personnels de ces produits et de ces technologies, il n'en est pas moins soumis à leur logique propre et aux modalités de leur offre » (Vitalis, 1994, p. 38). Or, précise-t-il plus loin, « dans une démocratie, l'utilisateur des médias doit être considéré non seulement comme un consommateur mais aussi comme un citoyen » (*ibid.*, p. 41). Reporter la responsabilité de la « médiocrité » des programmes sur les goûts supposés des téléspectateurs revient donc finalement à déresponsabiliser les producteurs de contenus qui sont pourtant, par définition, les véritables concepteurs des produits qu'ils proposent à leurs publics.

Concernant le recours systématique aux mêmes sources, une nouvelle fois Schneidermann admet la justesse de l'analyse bourdieusienne. « Le reproche de "toujours donner la parole aux mêmes" n'est évidemment pas infondé » (Schneidermann, 1999, p. 86). Mais il se contente de préciser que toutes les raisons de cette situation ne sont pas forcément mauvaises. Or, indépendamment de la pertinence de ses explications

pour justifier cet état de fait, il n'en reste pas moins que la conclusion est identique. Il n'est donc pas nécessaire de s'étendre sur ce point.

Sur les problèmes de connivence, Schneidermann ne prend pas explicitement position, mais préfère dénoncer le « caractère journalistiquement malhonnête » du film *Pas vu, pas pris* [15] de Pierre Carles, le problème étant, comme Schneidermann le reconnaît lui-même, que ce dernier s'est contenté d'appliquer aux journalistes vedettes les méthodes qu'eux-mêmes utilisent, ou font utiliser, dans l'exercice de leur propre activité. Du coup, comment justifier, comme le fait Schneidermann, la censure par Canal+ du film de Carles quand celui-ci n'a rien fait d'autre que d'utiliser les méthodes de ceux-là mêmes qui l'ont censuré ? Mais plutôt que d'entrer dans les détails de cette polémique qui me paraît assez secondaire, revenons à l'objet essentiel du livre de Schneidermann : sa « réponse » à Pierre Bourdieu. Sur cette question de la connivence, il admet non seulement que « le sous-traitement des affaires par la télévision est une réalité » (*ibid.*, p. 115), mais également que la presse écrite peut parfois surpasser cette dernière. Ainsi en aurait-il été de la médiatisation du procès devant la Cour de justice de la République de trois anciens ministres dans l'affaire du sang contaminé, « au cours duquel, affirme Schneidermann, la solidarité de "l'élite" envers Laurent Fabius s'exprima sans réserve dans la presse écrite » (*ibid.*, p. 116). Critiquant au passage Patrick Poivre d'Arvor, qui serait en quelque sorte le parangon du journalisme de connivence, Schneidermann ne nie finalement pas l'existence de ce type de pratique journalistique, même s'il ne l'écrit pas explicitement.

Dernier grief attribué à Bourdieu à l'encontre des médias : celui de la censure. C'est sans doute sur ce point que Schneidermann est le plus convaincant, réservant le meilleur pour la fin. Il est vrai que dans ce cas précis encore plus qu'ailleurs, ce dernier n'a pas réellement cherché à discuter les analyses de Bourdieu puisqu'il n'y fait même plus allusion. Mais que dit Schneidermann ?

Pas vu, pas pris est un cas de franche censure, claire et nette, à l'ancienne, un cas d'école. Mais ce cas de paléo-censure fut d'autant plus retentissant qu'il est aujourd'hui exceptionnel. [...] Les informations les plus difficiles à publier pour les médias sont celles qui concernent le groupe industriel auquel ils appartiennent. Sans parler du tabou suprême : les médias eux-mêmes » (*ibid.*, p. 125).

Et il ajoute plus loin : « Mais la censure emprunte aujourd'hui des chemins plus dissimulés » (*ibid.*, p. 126). Précisant son analyse, Schneidermann conclut que

les informations les plus indésirables par le système ne sont pas celles qui gênent, mais celles qui ennuiant, ou dont les journalistes présupposent qu'elles ennuiant leur public. On ne censure plus ce qui est dérangeant, mais ce qui est ennuyeux (*ibid.*, p. 136).

À ce stade du raisonnement, on se met finalement à croire que Schneidermann pourrait rejoindre l'analyse de Pierre Bourdieu sur les effets néfastes de la logique du marché sur la production de l'information. Mais ce serait évidemment trop simple et difficile à admettre pour un auteur qui prétend dénoncer les « simplifications » du professeur au Collège de France. C'est pourquoi sa conclusion prend le contre-pied de ce que son raisonnement pouvait laisser penser :

Reste que les exigences et les lois du spectacle, écrit-il, sont les meilleures alliées de la liberté d'enquêter. Tel n'est pas le moindre paradoxe d'un système en folie, contradictoire et captivant, qui semble chaque jour davantage décourager, en même temps que l'analyse, les tentatives de contrôle (*ibid.*, p. 137).

Devant l'importance d'une telle affirmation, on serait en droit de réclamer une explication. Schneidermann se garde bien, toutefois, de nous la fournir. Décidé à contredire Bourdieu, le journaliste semble finalement contraint de conclure sur une position de principe illogique par rapport à la logique de sa propre argumentation.

L'urgence, la simplification, la quête effrénée de l'audimat, la connivence et la censure, autant de griefs censés résumer les reproches de Bourdieu à l'encontre des médias que Schneidermann ne semble finalement pas, au vu des remarques précédentes, considérer comme infondés. Seule la quête effrénée de l'audience lui semble relever au moins autant de la responsabilité du « public » que de celle des médias. Que reproche finalement Schneidermann à Pierre Bourdieu ? Deux choses : le simplisme et le refus de la contradiction.

▲ 2.3 Le « simplisme » de Bourdieu et son « refus de la contradiction »

La critique de simplisme est abordée par Schneidermann dès l'introduction de son petit livre :

Sous couvert de recherche scientifique, en effet, votre critique des médias, et celle qui s'inspire de vous, écrit-il, encourt les mêmes reproches qu'elle adresse aux médias : instinct grégaire, accusation sans preuve, généralisation hâtive, focalisation sur quelques cibles faciles, utilisation effrénée de la promotion, sens de la formule qui tue pour s'assurer le plus grand impact (*ibid.*, p. 10).

L'attaque est sévère et en grande partie injuste. Elle n'est toutefois pas totalement infondée eu égard au manque de rigueur de certaines analyses proposées par Bourdieu dans son petit livre, *Sur la télévision*. Cet ouvrage n'est pas, loin s'en faut, le plus rigoureux sur le plan scientifique que ce dernier ait écrit. Non seulement les analyses qu'il a publiées dans ce livre ne reposent sur aucune enquête empirique de première main, mais il reconnaît lui-même soumettre à ses lecteurs « une description à la hussarde » (Bourdieu, 1996b, p. 48).

Parmi les reproches adressés à Bourdieu, on l'a notamment accusé de chercher à « régler ses comptes » à travers ses attaques nominatives à l'encontre de certains « intellectuels » désignés comme étant des « *fast-thinkers* » et coupables, selon lui, de formules à l'emporte-pièce. L'attention de ses détracteurs a également été attirée par une phrase du sociologue particulièrement provocatrice dans un contexte où les travaux sur la réception sont devenus le « must » de la recherche sur les médias [16]:

La télévision a une sorte de monopole de fait sur la formation des cerveaux d'une partie très importante de la population (*ibid.*, p. 17).

Nombreux sont ceux qui ont hâtivement déduit de cette phrase que Bourdieu avait une

conception dépassée de l'influence des médias sur le « public » en raison de son ignorance des résultats de plus de cinquante ans d'études sur la « réception ». Ils semblent hélas avoir oublié que le sociologue fut le premier en France à dénoncer le mythe de la toute-puissance des médias dans l'article écrit avec Passeron en 1963 dans la revue *Les temps modernes* déjà mentionné plus haut, où les deux auteurs partaient en guerre contre ceux qu'ils surnommaient alors les « massmédilogues ».

En réalité, le « dérapage » le plus grave dont Bourdieu peut éventuellement être accusé tient à l'emploi -- aberrant du point de vue du raisonnement sociologique qui récuse la pertinence de la formulation de tout jugement de valeur dans un travail à prétention scientifique -- de l'expression « mauvais journalistes » (*ibid.*, p. 72), même si elle est placée au détour d'une phrase qui est elle-même mise entre parenthèses. Si cet « écart de langage » n'est pas vraiment pardonnable de la part d'un sociologue aussi éminent que Pierre Bourdieu, il est toutefois important de rappeler que les éditions Liber n'ont pas pour ambition de publier des ouvrages véritablement scientifiques. Elles cherchent plutôt à s'adresser au plus large public possible qu'il s'agit de convaincre non pas par une recherche originale mais en présentant les acquis de la recherche scientifique. Certains en ont profité pour dénoncer le caractère idéologique du livre de Bourdieu qui serait avant tout un « pamphlet politique ». Si ce petit livre sur la télévision a bien un caractère politique évident, ce n'est certainement pas dans le sens où ces détracteurs l'entendent, mais plutôt dans le fait que les Éditions « Liber-raison d'agir » se donnent pour ambition de donner la parole à tous ceux, chercheurs, universitaires, artistes, écrivains, qui sont « animés par la volonté militante de diffuser le savoir indispensable à la réflexion et à l'action politique dans une démocratie ».

Décidé à montrer les excès de l'analyse bourdieusienne, Schneidermann s'est engouffré dans la brèche des « simplismes » du sociologue dans son chapitre sur « les banlieues et la simplification ». Mais pour dire quoi ? Essentiellement pour affirmer que « toute la vision du monde de Bourdieu est bipolaire. ». Selon Schneidermann, il y aurait, aux yeux du sociologue, les bons et les mauvais journalistes, les cyniques et les autres, les bons et les mauvais médias. Il faut avouer que la remarque est astucieuse : ce que vous reprochez aux autres s'applique aussi bien à vous-même. Mais les critiques de Schneidermann atteignent un tel degré de caricature qu'elles finissent par se retourner contre lui. Paraphrasant, à quelques termes près, un extrait où Bourdieu stigmatise la vision médiatique des banlieues -- les mots entre crochets sont ceux que le journaliste a remplacés dans sa version revisitée du texte du sociologue -- Schneidermann (1999, p. 45) écrit ainsi :

les sociologues [journalistes], portés à la fois par les propensions inhérentes à leur métier, à leur vision du monde, à leur formation, à leurs dispositions, mais aussi par la logique de la profession, sélectionnent dans cette réalité particulière qu'est la vie des médias [banlieues] un aspect tout à fait particulier, en fonction de catégories de perception qui leur sont propres. [...] Pour les médias [banlieues], ce qui intéressera ce sont les dérapages [émeutes]...

Le résultat obtenu par Schneidermann n'est hélas pas à la hauteur de l'ingéniosité du procédé employé. Ne mesure-t-il pas, en effet, le ridicule de ses propos lorsqu'il écrit que les sociologues seraient portés par les propensions inhérentes à leur métier à ne s'intéresser qu'aux "dérapages" des médias ?

On a trop longtemps reproché aux sociologues, et plus particulièrement à Bourdieu, de se

focaliser sur les structures et leurs logiques de fonctionnement au détriment de la « liberté » des acteurs et de la prise en compte des « écarts » possibles par rapport aux « normes » pour les accuser aujourd'hui de ne plus s'intéresser qu'aux écarts, c'est-à-dire, en l'occurrence, aux dérapages des médias plutôt qu'aux logiques fondamentales de fonctionnement du champ médiatique. Toute la démarche de Bourdieu, et des sociologues en général, tient précisément à cette volonté de dépasser les manifestations apparentes du « hasard » pour déceler les logiques profondes d'un système. Contrairement aux journalistes qui s'intéressent généralement aux écarts en raison de leur caractère insolite -- c'est-à-dire en vertu du principe selon lequel le fait qu'un chien morde un évêque ne représente aucun intérêt journalistique alors que la situation inverse mérite d'être rendue publique -- le sociologue ne s'intéresse aux écarts que dans la mesure où ils lui permettent de mieux déceler des normes. C'est en ce sens que la substitution du sociologue au journaliste proposée par Schneidermann dans la citation évoquée plus haut est non pertinente.

Outre cette critique de simplisme, Schneidermann (*ibid.*, p. 102) reproche à Bourdieu de ne pas accepter la contradiction :

Bourdieu, même s'il ne l'a pas véritablement théorisé, oeuvre à la disqualification du contradictoire lui-même.

Ce grief est évoqué dans deux chapitres différents. Dans le premier, Schneidermann fait directement allusion au passage du sociologue dans son émission du 20 janvier 1996. Alors que Bourdieu reproche à Schneidermann de ne pas lui avoir laissé la possibilité d'exposer son analyse du fonctionnement du champ médiatique, l'animateur considère au contraire lui avoir donné assez de temps pour s'exprimer et l'accuse de ne pas avoir supporté d'être contredit par ses interlocuteurs journalistes.

Un épisode de cette émission déjà mentionné plus haut permet de mieux comprendre l'enjeu du débat. Schneidermann le rapporte dans ces termes :

Vers la fin de l'émission, Guillaume Durand revint à la charge, reprochant à Bourdieu de dissimuler ses engagements de citoyen derrière sa compétence de sociologue. « Au fond, soutenir les grévistes, pour respectable que ce fût, n'avait rien de particulièrement scientifique », estima le journaliste. L'accablement du professeur redoubla. Dans un soupir, il rétorqua qu'« il faudrait bien deux heures pour répondre à cette attaque » (*ibid.*, p. 73).

La réaction de Bourdieu est très facile à comprendre. Une réponse à Guillaume Durand aurait en effet nécessité d'intervenir sur plusieurs problèmes différents. Tout d'abord, il aurait fallu rappeler que l'objet de l'émission n'était pas de répondre à la question de savoir si les grévistes avaient raison ou non, mais d'étudier les mécanismes de production des informations à la télévision à partir de cet exemple d'actualité. D'autre part, pour être recevable, la remarque de Durand aurait dû reposer sur une véritable argumentation et non pas sur une affirmation gratuite qui met en cause la probité morale du sociologue soupçonné de faire passer ses engagements de citoyen avant sa responsabilité de scientifique.

Plus fondamentalement, le problème posé est celui du statut du discours du sociologue comparativement à celui du journaliste ou encore du politique. Peut-on qualifier le

discours sociologique de scientifique ? Si c'est le cas, peut-on effectivement mettre sur le même plan le discours scientifique du sociologue avec celui du journaliste ou de l'homme politique ? On imagine aisément que ces questions ne peuvent pas être traitées en cinq minutes. Mais qu'en pense Schneidermann ?

J'ai beau tourner et retourner la chose dans tous les sens : l'interpellation de Durand, qui tient en trente secondes, appelait une réponse en trente secondes » (*ibid.*, p. 78).

Est-ce de la naïveté ou bien de la mauvaise foi ?

Le caractère contestable de la critique de Schneidermann apparaît de manière encore plus évidente dans son chapitre sur « L'encornet, Trottinette et la rumeur ». Les deux premiers termes du titre de ce chapitre correspondent aux pseudonymes de deux anciens ministres français -- dont l'identité était facile à reconnaître -- accusés par deux journalistes [17], André Rougeot et Jean-Michel Verne, dans un ouvrage publié en 1997 et intitulé : *L'affaire Yann Piat : des assassins au coeur du pouvoir*, d'avoir commandité l'assassinat de la députée du Var sur la base du seul témoignage d'un anonyme présenté par les auteurs comme un général de la Direction du renseignement militaire. Or, Schneidermann affirme :

sans un certain "air du temps", directement issu du pilonnage bourdieusien martelant que la vérification, le contradictoire, le pluralisme, après tout, ne sont que le cache-sexe de la "pensée unique", que les faits sont secondaires et doivent s'effacer devant leur interprétation, sans la monstrueuse convergence de Bourdieu et de « Aux frontières du réel », l'« affaire de l'Encornet et Trottinette » n'eût simplement pas été possible, et la folle rumeur du Sud n'eût pas trouvé à Paris d'aussi puissants amplificateurs » (*ibid.*, p. 104).

Bourdieu responsable à la fois du mauvais roman publié par Rougeot et Verne et de l'accueil favorable qui lui fut d'abord réservé dans les médias : il fallait oser l'écrire, Schneidermann l'a fait !

Cette accusation est d'autant plus grave qu'une fois de plus, elle ne repose sur aucune argumentation sérieuse. En fait, le journaliste s'est contenté de procéder à une série d'analogies abusives en associant « l'enquête » de Rougeot et Verne, le « contre-journalisme » et le sociologue du Collège de France : le « mauvais canular » des deux journalistes repose en effet sur l'absence de « vérification » de l'information par « recoupage » des sources, or la principale caractéristique du contre-journalisme serait, selon Schneidermann, de « s'affranchir » de ces règles habituelles du « journalisme d'investigation ». Quant à Bourdieu, son refus supposé de la contradiction, et ses critiques à l'encontre des débats télévisés qu'il juge faussement contradictoires, auraient permis d'instaurer un climat propice au développement de ce « contre-journalisme » en légitimant ces soubassements théoriques et son abandon supposé des principes de base du journalisme. Conclusion : Bourdieu est à la fois accusé d'avoir créé un climat favorable au développement aussi bien qu'à la réception des « dérives » du « contre-journalisme » et de « l'enquête » de Rougeot et Verne !

Mais où donc Schneidermann a-t-il relevé chez Bourdieu une critique de la nécessité de « recouper » et de « vérifier » les informations ? Où donc a-t-il relevé une dénonciation

par le sociologue de ce qui constitue en principe, sinon dans les faits, une pratique de base du journalisme ? Où donc Bourdieu a-t-il écrit que « les faits » devaient s'effacer devant leur « interprétation », comme s'il pouvait d'ailleurs y avoir des faits sans interprétation ? Nulle part, bien évidemment. On est donc une nouvelle fois en présence d'une accusation sans fondement. C'est un comble de la part d'un journaliste qui s'arroge implicitement le statut de porte-parole d'une profession dont il clame haut et fort qu'elle perdrait sa raison d'être en abandonnant le principe de « vérification ».

▲ Conclusion

Que reste-t-il, au bout du compte, de la « réponse » de Schneidermann à Bourdieu ? On a vu que ses reproches de simplisme et de rejet du contradictoire relèvent plus de l'affirmation gratuite que d'une analyse solidement argumentée. Quant aux commentaires du journaliste sur les critiques du sociologue au sujet de la télévision, on a également pu constater qu'ils se caractérisent avant tout par leur absence de réfutation explicite de l'argumentation de ce dernier. N'hésitant pas, dans certains cas, à reconnaître la pertinence de l'analyse bourdieusienne, la posture de Schneidermann consiste le plus souvent à refuser de prendre position de manière explicite.

Cette attitude ne revient-elle pas, même si c'est en contradiction avec l'objectif revendiqué par le journaliste, à cautionner implicitement le raisonnement du sociologue ? Mieux encore, doit-on en déduire que, malgré -- ou en raison de -- ses récriminations, Schneidermann est finalement « mûr » pour lutter à ses côtés et tenter de s'affranchir des contraintes qui pèsent sur son métier ? Cette attitude qui aurait été logique de sa part est hélas une nouvelle fois contrecarrée par la déficience sa propre logique :

Oui, vos interpellations m'ont aidé à "prendre conscience" des contraintes qui pèsent sur moi. Mais je vais vous décevoir : je ne prétends pas pour autant m'en "libérer" » (*ibid.*, p. 140).

En vérité, seul un « dernier glissement de sens » lui permet de justifier l'injustifiable. Pour Schneidermann, la dénonciation de l'urgence, du suivisme, des présupposés non explicités, de la pensée unique, de l'audimat et du sensationnalisme, de la connivence, du cynisme et de l'autocensure, que l'on retrouve chez Bourdieu, peut se ramener au simple constat de la nécessité de « faire court, distrayant et percutant ». Or, déclare le journaliste, « ce ne sont pas des réflexes naturels, ce sont des choix, chaque jour librement renouvelés -- ou refusés » (*ibid.*, p. 140). Du coup, Schneidermann (*ibid.*, p. 140) conclut de la manière suivante : « Vous postulez l'asservissement, je postule la liberté ».

Évidemment une telle affirmation a le mérite de renvoyer les protagonistes dos-à-dos, et chacun peut ainsi « sauver la face ». Toutefois, si Schneidermann envisage effectivement la liberté du journaliste comme un axiome, Bourdieu démontre de son côté, non pas « l'asservissement » de ce dernier, mais l'importance des contraintes auxquelles il est confronté. À cette analyse sociologique, Schneidermann n'a finalement guère mieux à opposer que ses propres préjugés.

▲ Chronologie des principaux épisodes mentionnés

20 janvier 1996 : Pierre Bourdieu est invité à l'émission télévisée de Daniel

Schneidermann, *Arrêt sur images*, sur La Cinquième, pour évoquer la façon dont la télévision a rendu compte du conflit social et des grèves de décembre 1995 en France.

9 mars 1996 : Dans une émission spéciale consacrée à un "arrêt" sur *Arrêt sur images*, Daniel Schneidermann et ses invités, dont le « médiologue » Daniel Bougnoux, évoquent à quatre reprises la prestation télévisée de Bourdieu lors de l'émission du 20 janvier.

Avril 1996 : Publication, dans le journal mensuel *Le Monde diplomatique*, d'un article signé Pierre Bourdieu, « Analyse d'un passage à l'antenne », dans lequel celui-ci commente les deux émissions d'*Arrêt sur images* mentionnées plus haut.

Mai 1996 : Publication dans *Le Monde diplomatique* d'un article de Daniel Schneidermann présenté par celui-ci comme une « Réponse à Pierre Bourdieu ».

Mai 1996 : Diffusion sur la chaîne française câblée Paris Première de deux cours intitulés : « Sur la télévision » et « Le champ journalistique et la télévision », prononcés par Pierre Bourdieu au Collège de France.

Juin 1996 : Daniel Bougnoux publie un court article intitulé « Pierre Bourdieu, sociologue boudeur », dans la revue *Esprit*, dans lequel il commente la polémique née du passage de Pierre Bourdieu à *Arrêt sur images*.

Dernier trimestre 1996 : publication du livre de Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, aux Éditions Liber, qui est une transcription des deux cours au Collège de France diffusés sur Paris Première en mai 1996. Parallèlement à la publication de ce livre, les cassettes « audio » et « vidéo » de ces cours paraissent en librairie.

9 février 1997 : Dans une émission consacrée aux journaux de 20 heures, Daniel Schneidermann et Daniel Bougnoux évoquent la parution du livre de Bourdieu, *Sur la télévision*, suite à la présentation par Philippe Lefait de cet ouvrage à la fin d'un journal télévisé de France 2 dont il était le présentateur.

Mai 1999 : Publication du livre de Daniel Schneidermann, *Du journalisme après Bourdieu*, dans lequel l'auteur se propose de faire la critique de la critique bourdieusienne des médias.

▲ Notes

[1] Diffusée pour la première fois le 28 janvier 1995 sur la chaîne culturelle française La Cinquième, *Arrêt sur Images* est une émission hebdomadaire de 52 minutes environ consacrée à la « critique » de la télévision. Elle est généralement construite en trois parties: actualités, dossier et « décryptages » dans les écoles.

[2] On peut notamment mentionner un article « pionnier » écrit avec Jean-Claude Passeron et publié dès 1963 dans *Les Temps modernes* dans lequel il s'insurge contre les « massmédiologues » de l'époque coupables de fonder leurs analyses sur le fantasme emprunté à l'École de Francfort d'une masse dont la caractéristique principale serait d'assimiler le discours médiatique de la même manière qu'une éponge absorbe l'eau. Dans un autre article paru dix ans plus tard dans cette même revue, « L'opinion publique n'existe pas », Bourdieu évoque l'usage non scientifique des sondages au sein des médias au service d'intérêts politiques bien compris. Au début des années 80, et

notamment dans *Homo Academicus*, il dénonce les stratégies de « multipositionnement » de certains intellectuels qui disposent d'une faible reconnaissance dans la sphère académique compensée par un fort capital social et un accès aux médias qui leurs permettent d'acquérir à bon compte une notoriété intellectuelle qu'ils ne méritent pas.

[3] Système français de mesure de l'audience (N.D.L.R.).

[4] Fondé à Paris en 1530 à l'initiative de François 1er, le Collège de France est un établissement prestigieux qui fut installé près de la Sorbonne au début du règne de Louis XIII et qui prit son nom actuel sous la restauration. Les cours, ouverts à tous, sont confiés à des maîtres éminents des diverses branches du savoir qui sont nommés par le chef de l'État sur proposition du corps professoral du Collège. Un peu plus d'une cinquantaine de professeurs y enseignent aujourd'hui en mathématique, physique, chimie, biologie, lettres et sciences humaines, histoire et création artistique. Parmi les maîtres les plus célèbres qui ont enseigné au Collège de France, on relève les noms de Champolion, Michelet, Renan, Bergson, Barthes, Foucault, Braudel, Lévy-Strauss, etc.

[5] Fondée sur l'initiative de Lakanal en 1794, l'École Normale Supérieure (ENS) prit son nom actuel en 1846 et fut transférée l'année suivante rue d'Ulm. Aujourd'hui, on compte quatre Écoles Normales Supérieures, celles d'Ulm, de Cachan, de Fontenay-Saint-Cloud et de Lyon qui regroupent environ 3000 élèves. L'ENS a formé non seulement une élite de professeurs mais encore de nombreuses personnalités de premier plan dans les sciences, les lettres et la politique telles que Pasteur, Taine, Althusser, Bergson, Sartre, Péguy, Jaurès, Blum, etc. Aujourd'hui, l'École a perdu une partie de son prestige au profit, tout d'abord, de l'École Nationale d'Administration, puis des écoles de commerce les plus renommées.

[6] Jean-Marie Cavada fut longtemps présentateur de l'émission de "société" intitulée La marche du siècle, diffusée sur France 2. Il était président de la chaîne culturelle française La Cinquième au moment de la diffusion de cette émission. Il est maintenant président de Radio-France.

[7] Les citations extraites des trois émissions d'*Arrêt sur Images* qui sont évoquées dans cet article sont des retranscriptions écrites rédigées à partir du visionnage des archives de l'Institut National de l'Audiovisuel à Paris.

[8] Présentateur célèbre d'émissions diverses à la télévision française, Guillaume Durand était également présent sur le plateau d'*Arrêt sur Images* pour apporter la contradiction au sociologue Pierre Bourdieu.

[9] Mis en cause en tant que l'un des « trois spadassins » qui ont critiqué au côté de Schneidermann la prestation du sociologue le 20 janvier, Daniel Bounoux a également réagi dans un bref article intitulé « Pierre Bourdieu, sociologue boudeur » paru en juin 1996 dans la revue *Esprit*. Il y reprend en substance la teneur des critiques qu'il avait formulées à l'encontre de Bourdieu dans le cadre de l'émission *Arrêt sur Images* du 9 mars 1996.

[10] La présence de ce « médiologue » n'était sans doute pas fortuite puisque ce dernier avait sans doute à cœur de critiquer l'ouvrage d'un auteur, Pierre Bourdieu, dans lequel une diatribe très sévère est adressée à « certains détenteurs auto-désignés d'une science qui n'existe pas, la médiologie », dont la particularité principale est « de proposer, avant

même toute enquête, leurs conclusions péremptoires sur l'état du monde médiatique » (Bourdieu, 1996a, p. 58). À aucun moment, pourtant, Schneidermann ne prit soin de préciser au public de son émission le contexte dans lequel Bougnoux se proposait de commenter le livre de Bourdieu. Mais il est vrai que *Le Monde* n'a pas pris plus de précautions lorsqu'il a ouvert ses colonnes, le 18 mars 1997, à Régis Debray, le « père » de la « médiologie », qui en a profité pour commenter le livre du professeur au Collège de France de la manière suivante: « Signée de tout autre, cette copie d'étudiant peu informé eût été, section "infocom", assez mal notée ».

[11] L'extrait qui suit correspond à la réaction d'un journaliste pigiste français à la publication du livre de Schneidermann sur une liste discussion de l'Internet dédiée à ce métier. Il est de ce point de vue très significatif à la fois de l'incompréhension à laquelle se heurte la critique bourdieusienne des médias et de la satisfaction que suscite *a contrario* la réponse du journaliste : « j'avoue (Saint Bourdieu pardonnez-moi), j'ai pris plaisir à lire ce livre. [...] Pour en avoir discuté avec quelques confrères, j'ose même avancer (Saint Bourdieu, priez pour moi) qu'il a pu rendre confiance à quelques-uns sur leur métier. C'est vrai, on a beau avoir le cuir dur, nous autres, mais quand les discours des sociologues s'ajoutent aux sondages sur la crédibilité des journalistes, on finit par douter de tout. [...] Nous ne sommes pas tous de "nouveaux chiens de garde", après tout :-). Il y a plein de types qui essayent de faire leur métier honnêtement, grand capital ou non ».

[12] À titre d'exemple, la revue *Panoramiques* a consacré en 1998 un numéro spécial intitulé « Le lynchage médiatique », dans le but d'appeler « les médias écrits ou audiovisuels à renoncer à la traque périodique aux boucs émissaires à grand coup de pillonnage par l'image, de généralisations abusives et d'amalgames éhontés ». Alors que la première partie de ce numéro prétend « démonter les mécanismes du lynchage médiatique », la deuxième partie, baptisée « abécédaire d'exemples caractéristiques », propose un panorama de cas extrêmement variés et souvent très discutables tels que: « Art contemporain », « Abbé Pierre », « Front National », « Pédophiles », « Christine Villemin », « Alexis Carel », « L'église », « L'Islam », etc.

[13] Il va de soi que cette remarque n'est pas propre au journalisme mais est valable pour l'ensemble des univers sociaux.

[14] Pour un bilan récent sur l'évolution de la réflexion et les principaux résultats obtenus en matière de recherche sur la réception des médias, on peut notamment se reporter à l'article de Daniel Dayan sur « Les mystères de la réception », publié en 1992 dans le n°71 de la revue *Le Débat*, pp. 146-162.

[15] L'histoire particulièrement mouvementée de ce documentaire a commencé il y a quatre ans, lorsque la Chaîne de télévision française Canal + a commandé au journaliste un sujet destiné à être diffusé dans le cadre d'une « journée de la télé » sur le thème suivant: « Télévision, pouvoir, morale ». Pierre Carles a alors proposé à Canal+ un document de 14 minutes, *Pas vu à la télé*, qui montre la gêne, et parfois la colère, de certains journalistes vedettes de la télévision française confrontés à la diffusion d'un extrait d'une conversation entre François Léotard, à l'époque ministre français de la Défense, et Etienne Mougeotte, directeur de l'antenne de TF1, filmés à leur insu, et dans lequel le journaliste décèle une complicité entre deux représentants des pouvoirs politique et « cathodique ». Refusé par Canal+, *Pas vu à la télé* est alors enrichi de fragments des négociations entre son auteur et les représentants de la chaîne cryptée enregistrés par le premier à l'insu des derniers. Il en résulte un nouveau film intitulé *Pas vu, pas pris*,

construit à partir du premier, qui fera le tour de France des réseaux parallèles de diffusion avant de sortir dans une salle parisienne bien connue des cinéphiles, le Saint-André-des-Arts, grâce à l'initiative du journal satirique français *Charlie Hebdo*, qui est à l'origine de la création de l'association « Pour voir pas vu », et surtout en raison de la mobilisation de nombreux souscripteurs qui ont permis de réunir en quelques mois les 600.000 francs nécessaires pour payer à Canal+ les droits de *Pas vu à la télé* ainsi que les frais occasionnés par le passage de la vidéo à la copie 35mm.

[16] Dans l'émission *Le téléphone sonne* de la radio publique française France Inter, diffusée le 19 janvier, consacrée à l'analyse du sondage sur les médias publié par la revue *Télérama* et le journal quotidien *La Croix*, Dominique Wolton, directeur du laboratoire de communication politique au Centre National de la Recherche Scientifique, a formulé le commentaire suivant en réaction au livre de Pierre Bourdieu sur la télévision : « Quelle est la question la plus compliquée dans la communication ? C'est pas l'émetteur, c'est pas le message, c'est la réception ». Compliqués, les phénomènes de réception ? Pas tant que ça, puisque Wolton connaît déjà la conclusion à laquelle toute recherche sur ce sujet doit aboutir : « une recherche intéressante », affirme-t-il, « c'est une recherche qui essaie de comprendre comment le public est de plus en plus distant à l'égard de ce qu'il écoute, de ce qu'il regarde et de ce qu'il voit ». D'où cette question que l'on ne peut s'empêcher de poser : à quoi bon « chercher », puisqu'on connaît déjà la réponse ? Vous pouvez consulter un compte-rendu détaillé des réactions des invités de ce *Téléphone sonne* à la publication du livre de Bourdieu sur la télévision sur le site de l'association Acrimed dont l'adresse est : <http://www.samizdat.net/acrimed/>

[17] Cette affaire était d'autant plus grave que l'un des deux journalistes appartenait à la rédaction du célèbre journal satirique *Le Canard enchaîné* et que leur ouvrage était paru chez l'un des éditeurs, *Flammarion*, les plus « respectables » de la place de Paris.

▲ Références

▲ Bibliographie des ouvrages et articles cités

Bougnoux, Daniel. (1996). « Pierre Bourdieu, sociologue boudeur », *Esprit*, juin 1996, pp. 182-184

Bourdieu, Pierre et Passeron, Jean-Claude. (1963), « Sociologues des mythologies et mythologies des sociologues », *Les Temps Modernes*, n°211, pp. 998-1021

Bourdieu, Pierre (1984), *Homo Academicus*, Minuit, Paris.

Bourdieu Pierre (sous la dir.) (1993), *La misère du monde*, Seuil, Paris

Bourdieu Pierre (1994), « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°101-102, pp. 3-9

Bourdieu Pierre (1996a), « Analyse d'un passage à l'antenne », *Le Monde diplomatique*, avril 1996, p. 25, [en ligne] : <http://www.monde-diplomatique.fr/1996/04/BOURDIEU/2633.html>

Bourdieu Pierre (1996b), *Sur la télévision*, Liber Editions, Paris

Coq Guy et Comte Charles (1998), *Panoramiques*, n° spécial sur « Le lynchage médiatique », Paris

Dayan Daniel (1992), « Les mystères de la réception », *Le Débat*, n°71, pp. 146-162

Halimi Serge (1997), *Les nouveaux chiens de garde*, Liber Editions, Paris

Schneidermann Daniel (1996), « Réponse à Pierre Bourdieu », *Le Monde diplomatique*, mai, p. 21, [en ligne] :

<http://www.monde-diplomatique.fr/1996/05/SCHNEIDERMANN/reponse.html>

Schneidermann Daniel (1992), *La disparue de Sisterane*, Fayard, Paris

Vitalis André (sous la dir.) (1994), *Médias et nouvelles technologies - Pour une socio-politique des usages*, Editions Apogée, Rennes

▲ Bibliographie sommaire de l'analyse bourdieusienne des médias

Accardo Alain (sous la dir.) (1995), *Journalistes au quotidien*, Le Mascaret, Bordeaux

Accardo Alain (sous la dir.) (1998), *Journalistes précaires*, Le Mascaret, Bordeaux

Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude (1963), « Sociologues des mythologies et mythologies des sociologues », *Les Temps Modernes*, n°211, pp. 998-1021

Bourdieu Pierre (1994), « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, p. 3-9

Bourdieu Pierre (1996a), « Analyse d'un passage à l'antenne », *Le Monde diplomatique*, avril, p. 25

Bourdieu Pierre (1996b), *Sur la télévision*, Liber Editions, Paris

Champagne Patrick (1971), « La télévision et son langage : l'influence des conditions sociales de réception sur le message », *Revue française de sociologie*, XII, n°3, p. 406-430

Champagne Patrick (1988), « Le cercle politique. Usages sociaux des sondages et nouvel espace politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°71-72, pp. 71-97

Champagne Patrick (1990), *Faire l'opinion*, Minuit, Paris

Champagne Patrick (1991), « La construction médiatique des malaises sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°90, pp. 64-75

Champagne Patrick (1993), « La vision médiatique », Bourdieu Pierre (sous la dir.), *La misère du monde*, Seuil, Paris, pp. 61-79

Champagne Patrick et Marchetti Dominique (1994), « L'information médicale sous contrainte », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°101-102, pp. 40-62

Champagne Patrick (1995), « La double dépendance. Quelques remarques sur les rapports entre les champs politique, économique et journalistique », *Hermès*, n° 17-18, pp. 215-229

Halimi Serge (1997), *Les nouveaux chiens de garde*, Liber Editions, Paris

Lenoir Rémi (1994), « La parole est aux juges. Crise de la magistrature et champ journalistique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°101-102, p. 77-84.

Marchetti Dominique (1998), « Le football saisi par les médias », *Sociétés et représentations*, n°7, pp. 309-331

Marchetti Dominique (à paraître), « Le journalisme d'investigation », communication dans le cadre d'une table ronde du sixième congrès de l'Association française de Science Politique intitulée « Juger le politique » qui s'est déroulé à la fin de l'année 1999

Pinto Louis (1984), *L'intelligence en action : le Nouvel Observateur*, Métailié, Paris

Pinto Louis (1994), « le journalisme philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°101-102, pp. 25-38

▲ Pour en savoir plus

Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/corps.html>

Ecole Normale Supérieure : <http://www.ens.fr/>

Association Pour voir pas vu : <http://www.aranet.net/pvpv/>

Association Acrimed : <http://www.samizdat.net/acrimed/accueil.html>

Les Inrockuptibles : <http://www.inrockuptibles.com/>

Arrêt sur images : <http://www.lacinquieme.fr/asi/>

Le Monde diplomatique : <http://www.monde-diplomatique.fr/>

Le Monde : <http://www.lemonde.fr/>



© [Les éditions électroniques COMMposite](#) - 2000 - Tous droits réservés.